

Voilà ce qu'il faut faire, Jaja : sortir la langue sans japper

Pascale Beauregard

Numéro 165, été 2020

Écoutez ! Je serai votre chien, un bon chien, mieux que tout autre chien

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/93902ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Beauregard, P. (2020). Voilà ce qu'il faut faire, Jaja : sortir la langue sans japper. *Moebius*, (165), 95–101.

Voilà ce qu'il faut faire,
Jaja : sortir la langue
sans japper

Pascale Beauregard

Entre les bons et les méchants, ou entre Dieu et Satan, que mes parents avaient l'habitude de désigner par un sympathique démon cornu, c'était l'absence, le vide total de représentations. Rien de plus normal : on ne s'amuse pas à sortir les gens des cases, les cases sont faites pour empêcher l'inconnu de faire irruption soudainement sans qu'on sache s'en défendre et c'est sans doute pour cette raison que mon père est obsédé par le rangement, toutes ces chemises parfaitement alignées lui servent à se protéger du loup qui rôde toujours dans sa mémoire, avec ses manières qui épouvantent, surtout quand ces manières vous touchent le corps, surtout quand ces manières sont les mains du clerc qui vous demandent de le rejoindre à l'arrière du collège pour lui faire une fellation, surtout quand ces mains vous donnent un papier absorbant pour que vous épongiez vous-même le sperme qui vient de se répandre sur le ciment, vous voyez, les manies viennent toujours de quelque part, les manies viennent toujours d'une peur qu'on ignore, d'une peur enfouie au fond de soi, prête à vous monter à la gorge

au moindre tremblement, d'une peur, d'une colère ou d'une honte d'être ce qu'on ne veut pas, une victime malgré soi, et pas n'importe laquelle, une victime parfaite, une victime qui ne parle pas et qui ne parlera jamais puisqu'elle croit que tout est dans l'ordre, je suis sourd donc je ne sais pas, je suis sourd donc je vous crois, mais justement cet ordre s'inverse sans cesse et surtout dans le cas de mon père, car ce n'est pas dans un pensionnat qu'il a grandi, c'est dans un bordel, un carnaval perpétuel, et le clou du spectacle, c'est sa fille qui, des années plus tard, a fait éclater le silence, puisque c'est par ma voix que mon père a révélé son histoire et que c'est par elle qu'est sortie sa souffrance. Cette souffrance, je la ressens encore aujourd'hui jusque dans mon corps et jusque dans mon âme, car un père violé c'est un drame, un père sourd c'en est un autre, mais les deux côte à côte ça explose, et le silence qui déborde c'est trop lourd, toujours trop lourd.

*
* * *

Lorsque j'ai demandé à mon père si ce que j'avais lu dans les journaux était vrai, si ce que dénonçaient ses anciens collègues était fidèle à la réalité, son menton s'est mis à trembler : il a tout nié, mais je savais qu'il réprimait en lui ce pénible secret, en particulier grâce aux indices que ma mère avait disséminés un peu partout dans ma mémoire. Elle me déclarait des grossièretés telles que *papa cinquante cinquante* – j'en déduisais que le bateau dans lequel elle s'était embarquée n'avancait pas qu'à vapeur –, s'empressant d'ajouter ces clarifications : *avant lui pauvre, frère donne argent* – car dans son jeune temps, son mari était le favori

d'un clerc en particulier, le frère Marchand –, elle parlait de ce dernier en pointant le côté de sa main opposée, ce qui signifiait *dette* en langue signée, chaque membre de la communauté sourde étant désigné par un trait particulier de son physique ou de sa réputation. Je tentais de me figurer d'où pouvait provenir ce surnom : après tout ce que j'ai fait pour toi, mon trésor, ne me dois-tu pas quelque chose, une redevance, une toute petite offrande pour expier tes péchés, pour te purger du vice qui te traverse, toi qui oscilles sans cesse entre jouissance et rédemption, ne peux-tu pas contenir ton appétence, petit pervers, enfin, n'as-tu pas de scrupule à attiser ainsi mon désir, n'as-tu pas honte d'éveiller les démons de mon enfance ? Tu vois toutes les émotions que tu fais ressurgir, tu vois aussi ma tumescence qui enfle dès que je tente de te punir, tout cela est ta faute, entièrement, et n'essaie pas de me dénoncer à quiconque, surtout pas à ta mère, car elle ne te croirait jamais : je la connais bien, je dors avec elle tous les week-ends lorsque je vais te reconduire à la maison, je dors avec elle avant de traverser le couloir qui mène à ta chambre, et je dors aussi parfois avec Jacqueline, ta sœur jumelle, ta moitié féminine, entendante, celle qui est née comme toi un jour froid de novembre, tu ignorais ce versant de l'histoire, n'est-ce pas, mon trésor, tu te croyais unique en ton genre, mais non, tu n'es pas le seul à ne pas entendre, personne dans ta famille ne veut véritablement ouvrir ses oreilles, personne ne veut partager l'amour que je dispense, et malgré toute la volonté du monde, tu ne pourrais pas me trahir, car ta mère ne connaît pas la langue des signes. Certes, tu pourrais m'imiter, une main sur ta tête invisible et celle-ci qui se balance dans un rythme de plus en plus rapide, mais cela serait vulgaire, cela serait obscène, on n'évoque pas ces choses-là devant sa mère, ni devant son maître qui est à la fois son bourreau et son interprète, cela

pourrait amplifier la confusion qui règne déjà, quoique cela me serait bénéfique, *toi profite*, comme tu dois déjà te dire, comme dira aussi ta femme à ta fille chaque fois que celle-ci éprouvera le plaisir d'entendre, *toi profite*, avec le regard brillant de convoitise, avec ses yeux qui le maudissent.

Il n'y a pas d'erreur : ton épouse désirera un fils, mais comme son propre souhait demeurera inavoué et que toi, tu t'exprimeras avec peine – sauf pour pointer à ton enfant les statistiques quotidiennes de ton équipe de hockey favorite –, celle-ci tirera parti de ton silence afin de lui déclarer des méchancetés comme *papa préfère garçon*, une allusion ouverte à sa toute première déception, car il faut l'avouer, l'arrivée de votre fille viendra contredire ses prédictions, elle préférera croire que tous les aléas de l'existence, y compris le sexe des bébés, devraient s'alterner naturellement. Suivant cette séquence, après avoir accouché d'une petite fille, ton épouse aurait été en droit de s'attendre à accueillir un garçon dans ses bras... La petite Catherine – un prénom beaucoup trop difficile à prononcer, vous le réduirez à sa plus humble expression en vous contentant d'en répéter la syllabe initiale – n'était pas, au grand désarroi de sa maman, son fils unique, mais sa seconde fille, l'aînée ayant survécu à un accouchement dramatique – peut-être aurait-elle dû mourir, aucune des deux rivales n'aurait eu à se battre pour obtenir la reconnaissance de celle qui les avait portées. L'amour ne se partage pas, non, cela, votre benjamine l'aura saisi dès sa naissance et en viendra bientôt à cette terrible conclusion : il lui faudrait supprimer, du moins par la puissance de son imagination, celle qui à ses yeux était la seconde. Elle lui aura déjà exprimé son ambition lors d'une dispute, au sujet d'une poupée : « Je vais te tuer, Maude ! Je vais te tuer ! », répétera

la petite Caca, un couteau tenu fermement au creux de la paume, pendant que leur maman vaquera à ses occupations.

Mais revenons à toi, mon cher Jaja : cette logique du contrepoids, ton épouse l'appliquera à toutes les circonstances, même pour déterminer le jour du bain de vos filles. Elle répétera *oui non oui non* en alternant l'index et le majeur de sa main dominante, convaincue d'avoir inventé grâce à son activité cérébrale grandissante un système inusité lui permettant de prévenir le désastre qui viendra, chaque fois et par une force incompréhensible, s'abattre sur son destin aussitôt la formule énoncée, car il y aura toujours un événement inouï pour venir la surprendre, il y aura toujours un cataclysme pour déjouer ses plans, comme la venue au monde de Catherine, et ça, elle le lui dira sans ambages, avec son habituelle franchise : *papa déçu toi fille*. Quant à toi, tu endosseras ses dires, du moins c'est ainsi que ta petite interprétera ton silence, et ton éclat de rire ne sera pas, comme elle l'aurait souhaité, un signe de timidité ou d'objection, non, il ne traduira au contraire que ton embarras de voir ton épouse dévoiler les aveux que vous vous seriez murmurés la veille au creux de l'oreiller – enfin, la vérité que vous vous seriez confessée aux deux extrémités de votre matelas, dans l'éloignement nécessaire afin de vous percevoir du visage au tronc, sous l'éclairage de la lampe sans laquelle vous ne pourriez rien échanger, sauf peut-être quelques caresses et baisers, survenant, eux aussi, sans que personne s'y attende puisqu'aucun son ne les laisserait présager, tout comme rien ne laissera entrevoir la naissance traumatique de votre aînée, elle qui confondra dès son avènement naître et mourir puisqu'elle sortira du ventre de sa mère les pieds devant, le visage mauve, le cordon enroulé autour du cou comme un serpent. Et tandis que

des années plus tard, vous évoquerez ce passage trouble de votre histoire, ton épouse dira *Maude sauvée*, ce qui ne sera pas faux, mais il y aura dans son expression un tel excès d'émotivité, une telle théâtralité, que tu déclareras sur une note d'espoir, comme pour tempérer l'ambiance : *si Maude morte, peut-être prochain bébé garçon*. Aussitôt, Catherine se sentira défaillir, car elle comprendra sur-le-champ qu'en ce qui concerne votre descendance, ta femme et toi n'aviez pas eu de chance, non, vraiment pas, et elle saisira par-dessus tout à quel point tu as souhaité la mort des fillettes que tu avais accueillies en tournant ton pouce vers le bas.

Tu n'y échapperas pas : jamais tu n'auras ton mot à dire, et tout cela pour ton bien, ton bien uniquement, partout et en tout temps je tirerai profit de ma situation, et surtout de la tienne, car ton message pourra devenir autre, devenir mien, un temps pour le verbe et un temps pour l'abstention, n'est-ce pas, cher fiston, ne sais-tu pas cela, toi qui as toujours su te taire, ne vois-tu pas d'ailleurs que tu déranges ta maman, tu sais très bien qu'elle ne te comprend pas, pardon, mon enfant, que dis-tu là, *monsieur pas bon, monsieur cochon*, mais non, mon trésor, ne te raconte pas d'histoires, le monsieur n'est qu'une bête aussi affamée que toi, lui aussi a été privé d'affection, lui aussi a été exclu du monde, tu peux le comprendre, n'est-ce pas, tu peux lui rendre sa joie, alors vas-y, mon bon chien, tout ira bien ; ta parole est empêchée et cela fait bien mon affaire, car si tu parlais cela pourrait attiser le feu endormi qui me permet de tout faire, car l'amour traverse toutes les frontières, l'amour est omniprésent, jusque dans ta chair douce et tendre, cela pourrait aussi ranimer le feu éteint depuis des siècles chez ta mère par son mari parti tous les soirs engloutir sa misère, déchargeant le jour des navires dans les plus extrêmes

conditions, débardant le sucre et le blé à la pelle, le dos courbé, le corps enfoui dans les entrailles d'un paquebot étranger, la tête noyée dans le bruit assourdissant des câbles entremêlés aux cris du contremaître qui injurie un homme déjà souillé, rabattu, humilié de devoir, lui aussi, se soumettre à une autorité insignifiante.